

Les conceptions phénoménologiques dans la poésie de Sohrab Sepehri

MOINE Morteza Babak

Professeur-assistant Université Azad islamique, Téhéran Markaz
Bajou_555@yahoo.com

Résumé

Sohrab Sepehri est l'un des poètes contemporains iraniens, qui a exercé une grande influence sur la poésie de sa génération. Sa poésie est une fusion de sujet percevant et d'objet perçu. Le regard, en tant qu'acte relationnel, réalise l'union du sujet qui regarde et l'objet qui est regardé. L'article présent a pour ambition de trouver, dans la mesure du possible, les traits phénoménologiques dans les quatre derniers recueils de ce poète iraniens. Pour réaliser cet objectif, nous présenterons *alla brevia* quelques notions de base de la phénoménologie. Puis nous traiterons les thèmes du regard et de la présence concrète des choses chez Sepehri. Par la suite nous parlerons du souhait du poète de retour aux origines en ce temps où l'homme, détaché de tous les préjugés, du voile opaque des habitudes perçoit intuitivement le monde. Finalement après avoir abordé la question de l'attachement du poète à l'instant, nous essaierons de justifier le refus du langage, comme le corps d'intermédiaire, qui altère la saisie intuitive du monde.

Mots-clés : Sepehri, phénoménologie, regard, présence des choses, origines, instant, langage.

Introduction

Parmi les poètes contemporains iraniens, Sohrab Sepehri peut être considéré comme celui dont la poésie est un regard dirigé vers le monde des choses, qui vit en pleine actualité concrète. En effet, tout au long de sa poésie, plus particulièrement à la période de sa maturité créatrice, il a opté pour un regard, qui se dirige vers le dehors afin de découvrir le monde des choses dans sa nouveauté première. Le regard du poète s'emploie à enregistrer le monde tel qu'il se présente à nous. Alors pour être capable d'avoir une communication directe avec le monde dans sa nouveauté, il faut que le regard soit dépouillé des conventions et de la routine pour pouvoir communiquer avec le monde, pour être susceptible de faire le retour aux choses. En effet dans la poésie de Sepehri, le souvenir nostalgique d'un passé radieux est toujours accompagné du vœu ardent de restituer le monde dans son unité initiale, un monde où règne la relation heureuse entre le monde et l'homme.

Quant à la problématique de ce travail, elle repose sur cette question : y aurait-il une sorte d'analogie entre la façon d'appréhender le monde chez Sepehri et les principes majeurs de la phénoménologie ?

Ou bien pourrait-on trouver dans la poésie sépéhrienne des traits susceptibles d'être comparés aux ceux du regard phénoménologique ?

Cette étude essaierait de répondre à cette question, sans vouloir entrer dans les détails de cette philosophie et sans avoir l'intention d'établir des analogies exactes entre la vision du monde du poète et les traits phénoménologiques.

Ce qui nous mène à rappeler succinctement les principes de base de la phénoménologie avant de nous lancer dans l'étude proprement dite de la poésie sépéhrienne, où nous aborderons en premier lieu le poids de l'existence des choses, face au regard qui ne cherche qu'à les découvrir dans leur réalité concrète mais aussi dans leur nouveauté.

Nous nous contenterons ensuite d'évoquer la quête du poète à la source de ses origines pour pouvoir restituer les choses dans leur pureté et de pouvoir les voir sans recourir aux justifications scientifiques et empiriques.

Ensuite nous allons aborder le thème de « stupéfaction », issu du

contact de l'homme face à l'existence inattendue des choses.

Finalement, après avoir montré l'attachement du poète à l'instant et son désir de se noyer dans l'actualité du présent, se pose la question du refus du langage en tant qu'obstacle devant la saisie directe et intuitive du monde.

I. Le regard phénoménologique

Dans la philosophie moderne du XX^e siècle, la phénoménologie est considérée comme un nouveau projet dans laquelle on s'interroge sur les objets tels qu'ils se présentent à la conscience. Certes c'est avec Husserl que la phénoménologie naît vraiment. Pour lui ce nouveau projet est comme un mouvement de pensée qui se donne la tâche de décrire ce qui apparaît à la conscience. Autrement dit, Husserl vise dans la description de la conscience, un principe premier et fondateur de toutes les philosophies, voire de toutes les Sciences. (Husserl, 1963 : 78-79) C'est ici que se trouve justement la formule très connue de Husserl, à savoir : « tout état de conscience en général est, en lui-même, conscience de quelque chose. » Et cela justifie encore son projet principal : « Nous voulons retourner aux choses elle-même » (*Ibid.*).

C'est ce qui est appelé dans la philosophie de Husserl « l'intentionnalité » dont se servait déjà son maître Berentano : le principe de l'intentionnalité est que la conscience est toujours consciente de quelque chose. « La conscience n'est conscience qu'en étant dirigé – vers un objet. A son tour, l'objet ne peut être défini que dans sa relation à la conscience, il est toujours objet – pour un – sujet » (Dartigues, 1972 : 23).

Certes l'objet n'est pas le contenu de la conscience comme un objet dans une boîte, mais il signifie en tant qu'objet pour une conscience.

De là, la transcendance se définit comme la tendance de la conscience vers le dehors, vers ce qui n'est pas la conscience. Ici apparaît la différence systématique qui se trouve entre Husserl et Descartes : *Les Méditations* de Descartes se réalisent sous la forme d'une philosophie qui se dirige vers le sujet qui se replie sur soi-même et au-dedans de soi sans s'ouvrir au monde. Alors que chez Husserl à la différence du cogito de Descartes, il s'agit d'un mouvement qui est orienté vers le

dehors. La conscience se manifeste quant elle se déploie vers le monde des objets. En effet ici si la conscience apparaît, c'est parce qu'elle se rapporte à quelque chose qui n'est pas la conscience elle-même. Autrement dit, la conscience intentionnelle posée par Husserl pousse la conscience vers ce qui n'est pas la conscience, vers le monde qui est en fait à l'extérieur de la conscience et différente de celle-ci.

En effet c'est ici que la thématique du regard dont nous allons parler dans les lignes suivantes apparaît au cœur de la phénoménologie et notamment chez Merleau-Ponty.

Alors il s'agit ici de l'ego cogito transcendantal, un élément nouveau pour dire que tout état de conscience (ou bien tout cogito) sort d'elle-même pour viser quelque chose.

II. La réduction phénoménologique

Selon Husserl, du flux de la vie vécue, la phénoménologie dégage des essences qui sont immuables et universelles, bien qu'elles n'aient pas d'existence indépendante de la conscience et qui sont l'objet d'une intuition spéciale.

Pour atteindre les essences, la phénoménologie doit procéder à une suspension du jugement qui revient à mettre entre parenthèse les certitudes, les jugements antérieurs, les préjugés et ce qu'on appelle la réduction phénoménologique :

« En effet la pratique de l'épochè consiste en une suspension des préconceptions, c'est-à-dire des données non interrogées, de façon à ménager l'espace d'un non-jugement ou, en tout cas, à retarder, à retenir tout jugement précipité» (Derpaz, 2006 : 23).

Cette démarche est pareille au doute méthodique cartésien, mais différente de celui-ci. En effet l'ego pur issu des doutes hyperboliques peut être comparé à l'ego transcendantal dont parle Husserl. (Husserl, 1963 : 155). La phénoménologie en nous demandant de suspendre notre jugement, nous met en garde contre les aiguillages prématurés. En fait la phénoménologie est le retour aux choses elles-mêmes. Alors il faut supprimer tout ce qui détourne notre attention qui doit se référer exclusivement au paraître des choses. On peut considérer cette réduction comme le point de départ du parcours qui

nous amène à l'acquisition des essences.

Pour s'assurer que c'est la chose elle-même qui se donne à moi, qui me livre son secret, mon moi doit être entièrement et préalablement purifié de tous les préjugés portant sur la chose. La purification du moi exige que ce moi se détache de son empiricité. Le moi qui décrit les choses pour atteindre leurs essences doit être au-dessus des influences empiriques et psychologiques, c'est-à-dire qu'il doit être transcendantal. Ce passage du moi empirique et psychologique au moi transcendantal se réalise grâce à la réduction phénoménologique.

La mise entre parenthèses du monde n'est pas le rejet du monde, mais elle est une opération qui nous évite de parler du monde uniquement avec les préjugés des autres. C'est dire qu'elle me permet d'avoir une vue (ou vision) mienne du monde, un rapport moi-monde sans intermédiaire.

Enfin de réduction en réduction, Husserl dégage le moi réducteur qu'il nomme « moi pur » ou « moi transcendantal », car après avoir écarté tout ce qui possède un sens, il reste évidemment ce par quoi tout prend un sens.

En fait, la réduction phénoménologique aboutit à l'ego transcendantal constitutif du monde et donateur de sens, l'ego pour qui le monde est exclusivement ce qui est pour la conscience : « le monde dans l'attitude phénoménologique, n'est pas une existence mais un simple phénomène » (Husserl, 1953 : 27).

Alors ce moi pur en fait libéré de tout préjugés et de tout regard empirique et se trouvant face à un monde dénué de tout sens préétabli, se saisit d'un grand étonnement, un étonnement qui, face au monde, est issu du moi pur doué d'un regard naïf qui se déploie sur le monde.

A vrai dire cette stupéfaction oblige le sujet à suspendre son jugement et, selon une expression chère à Merleau-Ponty, à « réapprendre à voir le monde ».

En effet, suivant le mot d'ordre assigné par Husserl à la phénoménologie, la philosophie doit être un retour aux choses elles-mêmes, ce qui ne signifie ni une attention particulière accordée aux choses qui nous entourent ni une immersion insouciant ou affairée dans notre monde quotidien mais au contraire une rupture de notre

relation familière avec le monde, rupture qui a pour but de le voir, de prendre possession de sa présence comme telle, une pure présence du monde que nous présupposons et oublions le plus clair de notre temps.

Certes la suspension des jugements et des préjugés et avoir un regard pré-thématique et préréflexif exige la réhabilitation du moment présent contre les projections du futur ou de l'imaginaire et les encombrements de la mémoire.

Autrement dit la stupéfaction devant le monde évoque l'absorption du sujet par l'objet dans le moment présent. En effet toutes les formes de l'extraordinaire qui nous surprennent en nous mettant en présence d'un événement inattendu, sont valorisées. Vivre l'instant présent peut être vraiment là de façon bien intense et avec beaucoup de passion.

En fait l'instant privilégié d'une approche phénoménologique pourrait être un instant qui s'avérerait usant, s'il n'était pas en permanence réinvesti de sens et de la joie (Derpaz, 2006 : 193). Bref, il faut pleinement vivre l'instant en lui donnant toute la richesse possible.

Ce sont les enfants qui sont pleinement présents dans le temps. Ils vivent avec tant de passion leur instant ayant une grande fidélité à ce qu'ils sont et à ce qu'ils font :

« Un enfant s'investit à 100 pour cent dans l'activité qu'il a choisit, qu'il s'agisse d'un jeu, d'un sport, d'une lecture, d'un destin, etc. Par contre l'adulte met toujours une distance entre lui-même et ce qu'il fait ; il crée toujours dans une activité des temps de liberté pour ne jamais être complètement dedans » (*Ibid.* : 194).

III. Thématique du regard et de la présence des choses chez Sepehri

Nous nous référons essentiellement, dans cette étude, qui serait – dans la mesure du possible – une lecture phénoménologique de la vision de Sepehri, à ses quatre derniers recueils : *Les pas de l'eau* ; *L'espace vert* ; *Le voyageur* ; *Tout Néant, Tout Regard*. Ce dernier recueil, qui peut être considéré comme l'œuvre de la maturité créatrice du poète, a été publié dix ans après le recueil précédent

L'espace vert. Le poète est arrivé au terme des quatorze poèmes au point culminant de sa création poétique.

L'un des thèmes essentiels de la poésie de Sepehri est sûrement « le regard ». Dans la phénoménologie, et plus particulièrement chez Merleau-Ponty, le regard joue également un rôle crucial qui ne doit pas être négligé. En effet, le regard, acte relationnel par excellence, fait déployer le sujet au dehors pour réaliser l'union du sujet et de l'objet. En d'autres termes c'est par le regard que s'établit la relation entre sujet et objet. Le voir et le regard sont des existentiels humains. Rien n'est plus important que de voir ou de servir de ses propres yeux pour voir le monde, Merleau-Ponty dit :

« Voir, c'est entrer dans un univers d'êtres qui se montrent. Regarder un objet, c'est venir l'habiter et de là saisir toutes les choses selon la face qu'elles tournent vers lui » (Merleau-Ponty, 1945 : 531).

Pour Merleau-Ponty, le regard est la seule opération par laquelle nous accédons aux choses et à la beauté de la nature. Merleau-Ponty dit que l'« œil est la fenêtre de l'âme » (Merleau-Ponty, 1964 : 81). Cela signifie que notre compréhension du monde passe par le regard comme par une voie royale.

Le regard est une ouverture au monde et il se réalise comme un oubli momentané de soi même, c'est-à-dire comme un moment où toute l'attention est dirigée vers le dehors.

« Qu'il s'agisse des choses ou des situations historiques, la philosophie n'a pas d'autres fonctions que de nous rappeler à les voir bien, et il est vrai de dire qu'elle se réalise en se détruisant comme philosophie séparée » (*Ibid.* : 520).

En effet, la question de l'union du sujet et de l'objet, du sujet percevant et de l'objet perçu apparaît dès le titre du dernier recueil du poète, c'est-à-dire *Tout néant, Tout regard*. Ce mince recueil illustre la fonction du poète à cet acte communicatif et relationnel ; autrement dit, l'identité du poète correspond à son regard qui le met directement en contact avec le monde des objets.

L'insistance sur le thème du regard apparaît tout au long de la

poésie de Sepehri et cela témoigne de l'importance que ce dernier accorde à la présence des choses qui se trouvent de l'autre côté du sujet percevant doué de cet acte communicatif. Dans un poème intitulé « Moment délicat du caillou », Sepehri rappelle :

*J'ai vu que l'arbre existe
Quant l'arbre existe
Il est évident qu'il nous faut être¹*

Ici la présence de l'arbre qui s'impose au regard du poète est la seule raison à son existence. En effet l'existence et la présence objective de l'arbre se présentent comme la cause unique de son existence ; l'arbre existe dans le monde des choses et cette existence l'entraîne à exister.

Bref, la présence d'un objet suffit à Sepehri, pour lui faire sentir pleinement son existence, sans prendre la peine de penser.

Dans « À Golestaneh » du recueil *L'espace vert*, la présence concrète d'une fleur lui donne le sentiment de vivre.

*La vie n'est point vide :
Il y a aussi l'affection, la pomme et la foi
Oui !
Il faut vivre tant que demeurent les coquelicots²*

Ici la présence d'une fleur, comme une réalité concrète, équivaut celle de l'affection et de la foi en les réalités spirituelles.

Dans un de ses plus sublimes poèmes, Sepehri insiste sur le regard en tant qu'acte communicatif qui est une opération par laquelle l'esprit appréhende le monde et les choses :

*Il faut fermer le livre
Il faut se lever*

۱. دیدم که درخت هست

وقتی که درخت هست

پیداست که باید بود

۲. زندگی خالی نیست:

مهربانی هست سیب هست ایمان هست

آری تا شقایق هست زندگی باید کرد

*Longer le long du temps
Regarder la fleur*³

Le livre qui fait allusion métonymiquement à la connaissance empirique et scientifique est rejeté par le poète, celui pour qui compte exclusivement le contact sensible avec les objets, contact réalisé par l'acte de regarder. Ce qui compte c'est de quitter le monde subjectif des livres pour se lancer dans l'univers objectif des choses. En fait le poète en refusant une connaissance fondée sur le principe de la causalité, préfère avoir une relation intuitive avec le monde et cette relation ne s'établit que par le regard.

Pour justifier l'insistance de ce thème, on a recours à un autre poème de *L'espace vert* où un vers condense de manière saisissante presque ce que nous avons cité précédemment :

*Dépêchons-nous pour voir les choses*⁴

Ou bien dans le même recueil le poète, pour diviniser le regard, le considère comme un verset. En fait cette divinisation de l'acte relationnel apparaît clairement dans le poème intitulé : « Le verset du regard ». Cette divinisation va être renforcée quant dès le début du poème le poète prête serment sur le regard

*Au nom du regard*⁵

Certes la présence concrète des choses est plus sensible pour un enfant dont le regard n'est pas encore altéré par des jugements et des préjugés ; c'est pour cette raison que le thème du regard de l'enfant chez Sepehri est largement apprécié. Le regard naïf d'un enfant lui fait voir les choses du monde à leur pureté et dans leur vivacité concrète : et voilà pourquoi dans un poème intitulé « O émotion ! O ancien ! », les triangles de l'enfant qui est en train de faire ses

۳. باید کتاب را بست

باید بلند شد

در امتداد وقت قدم زد

گل را نگاه کرد

۴. بیا زودتر چیزها را ببینیم

۵. به تماشا سوگند

devoirs, se noient dans l'eau ou bien l'enfant lui-même commence à bondir sur la montagne du plan de la géographie : à vrai dire ces deux éléments naturels, à savoir, la montagne et l'eau, mènent une vie concrète et sensible chez l'enfant pour qui les choses apparaissent dans toutes leur réalité physique.

En effet chez Sepehri, il y a toujours une relation étroite entre la présence des choses et l'enfant, pour qui les choses reprennent leur nouveauté première : le poète garde toujours la nostalgie de son enfance, car c'est l'âge d'or où se trouve l'union désintéressée de l'homme et de l'objet.

Le poète, lui, il aime accéder à ses origines d'enfance pour pouvoir percevoir les choses aussi neuves qu'au premier jour de l'existence :

*Je suis rendu jusqu'au lieu de rencontre de l'enfant
Et du grain de sable...⁶*

A part la justification du désir du poète de retrouver ses origines – dont nous parlerons plus loin –, ce vers évoque la présence de la chose la plus infime de la nature, un grain de sable, imposant sa présence au regard de l'enfant.

L'ouverture de l'esprit du poète au monde des choses et la saisie directe de leur présence se révèlent dans un autre poème de *L'espace vert* :

Mon esprit coule dans la direction fraîche des objets⁷

Ici le verbe « couler » suggère l'intentionnalité qui consiste à l'ouverture du sujet au monde et met également l'accent sur l'absorption de la conscience dans le monde des objets.

Dans un autre poème du recueil *Tout néant, Tout regard*, le regard est personnifié. Il s'agit d'un regard qui ne cherche qu'à découvrir les choses à leur nouveauté première :

*Pour la bouche du regard
je portais le fruit non mûr de l'inspiration⁸*

۶. رفتم تا وعده‌گاه کودکی و شن

۷. روح من در جهت تازه اشیا جاری است

۸. من برای دهان تماشا

میوه کال الهام می‌بردم

Le regard ne se sent satisfait que par tout ce qui se trouve à son étape élémentaire : à vrai dire le « fruit non mûr » métaphorise la présence pure et innocente des choses avant d'être éprouvées par un regard altéré par souillé des préjugés scientifiques et causales .

Quant à la fusion du sujet percevant et de l'objet perçu, dans un poème intitulé « L'appel du commencement », Sepehri crée des images métaphoriques très significatives. Il mentionne une « poétesse » : ce sujet percevant à force de regarder le ciel, c'est-à-dire l'objet perçu, se verra le ciel pondre des œufs dans ses yeux. A vrai dire les yeux du sujet percevant se transforme en un nid pour que le ciel, l'objet perçu y pond ses œufs et cela traduit leur fusion existentielle

*Par exemple j'ai vu une poétesse
Elle s'était tellement oubliée dans la contemplation de l'espace que le
ciel a pondu dans ses yeux⁹*

Ce qui compte c'est cette fusion qui ne se réalise que par le regard, unissant le sujet à l'objet. En ce qui concerne le souhait du contact direct avec la présence concrète des choses, le poète nous invite dans *Les pas de l'eau*, à partir sous la pluie sans ouvrir le parapluie :

*Il faut fermer les parapluies
Il faut partir sous la pluie
Il faut emmener la pensée et la mémoire sous la pluie
Il faut partir sous la pluie avec tous les gens de la ville
Il faut rencontrer l'amî sous la pluie
Il faut chercher l'amour sous la pluie
Il faut jouer sous la pluie
Il faut écrire, parler et planter des némufars sous la pluie¹⁰*

9. مثلاً شاعره‌ای را دیدم
آنچنان محو تماشای فضا بود که در چشمانش آسمان تخم گذاشت

10. چترها را باید بست
زیر باران باید رفت
فکر را خاطره را زیر باران باید برد
با همه مردم شهر زیر باران باید رفت
دوست را زیر باران باید دید
عشق را زیر باران باید جست
زیر باران باید چیز نوشت حرف زد نیلوفر کاشت

III. 1. Retour aux origines et un regard dépouillé de préjugés

Tout au long de sa poésie, Sepehri est en quête du paradis perdu de l'enfance, vers l'âge d'or primitif, l'âge où la connaissance de l'enfant comme celle de l'homme primitif, n'est qu'une connaissance intuitive et dépouillée de toutes les relations causales et scientifiques ainsi que de tous les préjugés.

Cette passion pour les origines et la perception intuitive du monde se trouve avec netteté dans le long poème *Les pas de l'eau*, là où le poète se souvient du paradis perdu de son enfance, un paradis qui peut faire allusion au temps primitif où l'humanité passait ses premiers jours

*On buvait de l'eau sans philosophie
On cueillait des mûrs sans science*¹¹

En effet la philosophie et la science sont rejetées par le poète qui ne cherche qu'à saisir intuitivement le monde ; le souhait de se référer au temps mythique où l'homme percevait la nature sans avoir recours à la justification scientifique et philosophique, explique tant bien que mal le refus de tout ce qui pervertit la relation heureuse et sans intermédiaire de l'homme et de la nature.

Dans le même poème la nostalgie de l'enfance qui correspond chez le poète à la quête des origines terrestres apparaît par une métaphore spatiale :

*Je suis proche du commencement de la terre*¹²

La majorité des poèmes du recueil *Tous néant, tout regard* évoque la nostalgie de la pureté du regard de l'enfant et de la nostalgie des origines.

Le titre paradoxal du poème « Proche des lointains » suggère bien le regard du poète dirigé vers les régions lointaines de son enfance :

*Je me suis rendu jusqu'au lieu de rencontre de l'enfant
Et du grain de sable...
jusqu'à tout ce qui est absolu*¹³

۱۱. آب بی فلسفه می خوردم

توت بی دانش می چیدم

۱۲. من به آغاز زمین نزدیکم

۱۳. رفتم تا وعده گاه کودکی و شن... تا همه چیزهای محض

En fait face à un sujet dénué de tous les préjugés et des présuppositions, il n'y a que la présence pure des choses du monde. A vrai dire, le moi pur du sujet ne cherche que la pureté de la présence des choses. En effet le terme « pur » a une grande fréquence dans la poésie de Sepehri. On lit par exemple dans « Et la ligne et le blanc » :

*C'est le matin
Le moineau pur chante*¹⁴

Ou bien dans un autre poème, Sepehri rappelle qu'

*Il faut courir jusqu'au fond de l'être ...
Il faut atteindre le lieu de rencontre de Dieu et de l'arbre
Il faut s'asseoir près de l'ouverture
lieu entre délivrance et révélation*¹⁵

« Au fond de l'être » fait allusion encore une fois à la passion du poète pour recréer le paradis d'enfance là où le poète, ayant son moi pur, se trouve tout ouvert au monde et à la perception directe et sans intermédiaire des objets qui l'entourent. Le terme *délivrance* évoque le moi pur du poète qui, libéré de tout, arrive à une « révélation mystique ».

Dans « A partir des eaux », la nostalgie d'un moi pur qui découvre le monde sans recourir à des explications scientifiques et causales s'impose plus clairement :

*Le jour où la science vivait au bord de l'eau
L'homme se plaisait dans la paresse fine d'une pâture avec les
philosophies azurées
Il pensait dans la direction de l'oiseau
Ses pulsations se mêlaient à celles de l'arbre*¹⁶

۱۴. صبح است

گنجشک محض می خواند

۱۵. باید دوید تا ته بودن...

باید به ملتقای درخت و خدا رسید

باید نشست نزدیک انبساط

جایی میان بی خودی و کشف

۱۶. روزی که دانش لب آب زندگی می کرد

انسان در تنبلی لطیف یک مرتع با فلسفه های لاجوردی خوش بود

در سمت پرنده فکر می کرد

با نبض درخت نبض او می زد

Ce jour auquel fait allusion le poème est le début du temps où est abolie la distance qui sépare l'homme de la science, la science ne domine pas la nature, qui est elle-même telle qu'elle se présente à nous : autrement dit la science quitte sa place dominante pour venir se placer au voisinage de la nature :

*Le jour où la science vivait au bord de l'eau*¹⁷

En effet la science, au lieu de séparer l'homme de la nature par principe de causalité, se situe dans la direction de la nature ; de ce voisinage découle l'union heureuse de l'homme et du monde. Ce voisinage spatiale et cette union heureuse cause métaphoriquement la fusion des pulsations de l'homme et de la nature : « ses pulsations se mêlaient à celles de l'arbre ».

En ce qui concerne le refus de la causalité scientifique et le désir d'établir un contact objectif et direct avec le monde, le poète rejette toujours les livres qui suggèrent métonymiquement la connaissance scientifique et la conscience claire. En effet celles-ci sont condamnables, parce qu'au lieu d'être facteurs d'union, elles sont la cause de séparation.

Quant au refus de la connaissance basée sur la causalité scientifique, et le retour au contact direct avec la nature. On lit encore dans *Les pas de l'eau* :

*Et ne lisons pas un livre où ne souffle pas le vent*¹⁸

En fait le poète refuse encore une fois la science à cause de son regard hautain qui cherche à dominer la nature au lieu de la voir telle qu'elle se présente à nous.

Toujours dans le même poème se révèle de façon plus évidente l'insistance du poète pour purifier le regard et changer les critères d'après lesquels on porte des jugements. Le poète cherche à construire un monde nouveau en supprimant les catégories traditionnelles de la logique et de la perception :

۱۷. روزی که دانش لب آب زندگی می کرد

۱۸. و نخوانیم کتابی را که در آن باد نمی آید

*J'ignore pourquoi
 Les gens disent : le cheval est un animal noble
 Ou bien le pigeon est beau
 Et pourquoi personne ne garde de vautour dans la cage
 La fleur du trèfle n'a rien en moins que la tulipe rouge
 Il faut laver les yeux, il faut voir autrement¹⁹*

A vrai dire « Il faut laver les yeux », en effectuant le dérèglement des sens, change les principes de la perception pour qu'on puisse voir le monde tel qu'il se présente à nous.

Dans « Les yeux d'un passage », il s'agit du passage de l'enfant à l'âge d'adulte. En effet l'enfant s'éloigne de l'âge d'or de l'enfance et s'intègre dans la vie des adultes. Cette séparation est métaphorisée par la séparation entre la feuille et la branche. Alors un abîme se creuse entre l'enfant et la nature ; il s'intègre à l'âge adulte en perdant sa naïveté et la pureté de son regard. L'enfant, se trouvant tout imprégné des jugements et des préjugés, se voit séparé de l'innocence première :

*L'enfant passe dans le tapage des chiffres
 O paradis de la pure ignorance d'antan des règles de proportion !
 Tout mouillé, je cours après le vêtement de ces jours
 L'enfant monta les escaliers d'erreur
 Une vibration courut sur la surface du repos
 Le sourire de compréhension perdit de poids²⁰*

۱۹. من نمی‌دانم که چرا می‌گویند: اسب حیوان نجیبی است کبوتر زیباست

و چرا در قفس هیچ کسی کرکس نیست
 گل شبدر چه کم از لاله قرمز دارد
 چشم‌ها را باید شست جور دیگر باید دید
 واژه‌ها را باید شست

۲۰. کودک آمد میان هیاهوی ارقام

ای بهشت پریشانی پاک پیش از تناسب!
 خیس حسرت پی رخت آن روزها می‌شتابم
 کودک از پله‌های خطا بالا رفت
 ارتعاشی به سطح فراغت دوید
 وزن لیخند ادراک کم شد

Ici l'enfant se trouve séparé de ses origines féeriques et paradisiaques ; le terme « chiffres » évoque métonymiquement les expériences scientifiques et intellectuelles qui séparent l'enfant de ses origines et de sa saisie intuitive du monde. Le mot « tapage » décrit comment l'enfant sombre dans l'univers de la science qui s'oppose au monde innocent de l'enfance, là où les relations entre lui et la nature s'établissaient sans intermédiaire des sciences et des expériences empiriques. La « perception » évoquée euphoriquement ici par « sourire », met l'accent sur la relation naïve et innocente entre l'enfant et le monde avant sa chute dans l'univers des adultes. En effet le poids diminué de cette relation heureuse fait allusion à cette chute catastrophique.

Alors si Sepehri cherche constamment « les vêtements » de son enfance, c'est parce que son moi d'enfance est un moi purifié entièrement et préalablement de tous les préjugés portant sur les choses. A vrai dire son regard d'enfance comme le regard de l'homme primitif ne cherche qu'à communiquer avec la présence pure du monde.

III. 2. L'étonnement première réaction à la présence des choses

Nous avons déjà dit que l'étonnement est le résultat le plus évident de la réduction phénoménologique. En fait pour un regard qui est dénué de tous les préjugés, l'étonnement peut être la première réaction face à la présence inattendue des choses. Lorsque toutes les façons habituelles d'établir des relations avec le monde extérieur ont été abolies, et que l'on se trouve soudain en face du monde, comme si on le percevait pour la première fois, alors devant cette existence inattendue des choses l'on éprouve un sentiment, qui, chez Sepehri, se ramène à un sentiment de surprise et d'étonnement.

A vrai dire ce sentiment implique l'intuition d'une réalité imprévisible en face de laquelle l'esprit se trouve saisi de stupéfaction. Ce sentiment est exactement le sentiment de l'homme primitif qui découvre pour la première fois le monde des objets. C'est pour cette raison que l'étonnement est l'un des thèmes les plus appréciables dans la poésie de Sepehri. Le regard de l'enfant, apercevant les choses aussi neuves, qu'au premier jour de l'existence, éprouve un

état de stupéfaction et un sentiment de ravissement. Ce sentiment d'étonnement et de ravissement face à une réalité inconnue s'oppose chez le poète à la satisfaction qui découle d'une découverte scientifique.

Le thème de « l'étrangeté » des choses, provoquant le sentiment de stupéfaction, revient sans cesse chez Sepehri. Nous nous contentons de donner deux exemples où il est explicitement exprimé :

Un sentiment comparable à l'étrangeté des choses frôle mes paupières²¹

Dans *Les pas de l'eau*, ce sentiment de l'étonnement et du ravissement devant les choses s'oppose à la connaissance basée sur la quête des causalités :

*Il ne revient pas à nous de connaître le secret de la rose
Notre tâche serait peut-être de flotter dans la magie de la rose.²²*

Cette « magie » correspond à l'étonnement, issu d'un regard qui refuse d'acquiescer une connaissance scientifique afin de se consacrer entièrement à la contemplation profonde de l'objet. On peut aussi constater ce même sentiment de stupéfaction face à la nature, dans un poème « Le proche des lointains », d'où l'absorption de l'homme par la nature, voire une sorte de fusion de l'homme et du monde, lorsque le poète dit :

*Mes pulsations se confondent avec les vérités humides
Ma stupéfaction se mêle à l'arbre²³*

Il s'agit du point culminant de cette fusion existentielle, issue de la pureté du regard absorbé dans la contemplation de l'objet.

IV. Attention à la présence dans l'instant !

Comme nous l'avons déjà dit, Sepehri exprime à travers sa poésie son vœu de retour à l'enfance, un segment temporel où l'homme

۲۱. حسی شبیه غربت اشیاء از روی پلک می‌گذرد

۲۲. کار ما نیست شناسایی «راز» گل سرخ
کار ما شاید این است که در افسون گل سرخ شناور باشیم

۲۳. نبض آمیخت با حقایق مرطوب
حیرت من با درخت قاطی شد

vit pleinement l'instant, comme l'homme primitif au début du temps. En effet l'enfant expérimente à chaque instant une vie dans le présent, contre les projections du futur ou de l'imaginaire et les encombrements de la mémoire. « Vivre pleinement l'instant » s'est transformé en le leitmotiv de la poésie sépéhrienne, qui appelle l'homme à optimiser constamment sa façon de voir le monde ; ce qui ne se réalisera qu'en accordant saisissant pleinement l'instant. Le poète recommande, dans *Les pas de l'eau*, d'aller directement à la rencontre des choses, de saisir l'instant présent.

*Vivre, c'est de se rafraîchir constamment
Vivre, c'est de se baigner dans le bassin du présent*

Se rafraîchir sous la pluie suggère l'émancipation tous les préjugés et de toutes les présuppositions pour se rendre capable de réapprendre à voir le monde et de là se renouveler d'un instant à l'autre. Ce renouvellement est encore renforcé par le recours à une image métaphorique, où il s'agit d'une existence, renaissant à chaque instant et à chaque levée du soleil :

*Tous les matins, on renaît à chaque levée du soleil*²⁴

Dans *Le voyageur*, ce vœu de renaître à tous les instants du temps réapparaît métaphoriquement :

*La poussière des habitudes se trouve toujours sur la trajectoire du regard
Il faut toujours marcher d'une fraîche haleine*²⁵

En fait des expressions telles que « marcher d'une fraîche haleine » traduisent le désir du poète de s'optimiser à chaque nouvelle expérience.

Dans le même poème, le poète recourt à la personnification des instants et insiste sur le déroulement de l'existence de l'amoureux dans l'instant :

*Et la main de l'amant est dans la main délicate des instants
Et lui et les instants vont de l'autre côté du jour*²⁶

۲۴. صبح‌ها وقتی خورشید درمی‌آید متولد بشویم

۲۵. غبار عادت پیوسته در مسیر تماشاست
همیشه با نفس تازه راه باید رفت

۲۶. و دست عاشق در دست ترد ثانیه‌هاست
و او و ثانیه‌ها می‌روند آن طرف روز

La grande passion du poète de remonter à ses origines et de retrouver l'innocence du regard de son enfance, assimilé constamment à celui de l'homme primitif, lui permet de vivre pleinement, comme un enfant, l'instant présent.

V. Le langage, un moyen de présenter l'expérience phénoménologique

La question du langage se trouve au cœur de la phénoménologie. Réfléchir sur le langage est toujours important en philosophie. Le philosophe s'efforce de faire parler le monde, afin qu'il lui livre son sens. Pour que cela soit possible, nous devons nous débarrasser, dans la mesure du possible, des significations existantes qui correspondent aux vues des autres sur le monde. Le philosophe-poète doit se mettre à l'écoute de la nature pour bien voir le monde, pour le signifier à sa manière. Philosopher, c'est donner la parole aux choses mêmes. En effet ce qui compte c'est le rapport direct du sujet percevant et l'objet perçu et le rôle de sujet est de traduire dans un langage le sens propre de l'expérience pure.

Alors le moi pur du sujet exige un langage plus proche de l'expérience vécue, sinon il joue le rôle d'un obstacle entre ce moi pur et le monde. A l'instar du langage de l'homme primitif qui est dépouillé de tout ce qui pèse sur la mémoire et les souvenirs de l'homme, le langage du poète doit aussi essayer d'atteindre, par delà la connaissance rationnelle, acquise par l'humanité, une communication directe, intuitive avec les choses.

Chez Sepehri le langage retrouve sa place privilégiée, quand il décrit la présence directe des choses du monde. Alors chez Sepehri, poète du concret, l'âge primitif est celui où le langage ne se présente pas comme intermédiaire entre l'homme et le monde : c'est l'âge de relation heureuse de l'homme et de la nature sans intermédiaire.

« Le texte ancien de la nuit » insiste sur le retour aux origines, en refusant le rôle d'intermédiaire du langage :

*L'audace du mot s'est fondue dans la chaleur de la rencontre
O les origines colorées²⁷*

۲۷. جرئت حرف در هرم دیدار حل شد
ای سرآغازهای ملون

« La rencontre » de l'homme avec le monde au début du temps est plus heureuse que le langage, qui, incapable de refléter cette union d'amour, s'y fonde. Dans le même poème, il est aussi question de la félicité de cette « rencontre » concrète en absence du langage :

*Dans la prairie avant la contamination du langage
avait lieu notre dernière fête concrète²⁸*

Dans « Les yeux d'un passage » l'enfant, faisant allusion à l'homme primitif, court follement dans la prairie, mû par sa grande passion de découvrir la nature de manière intuitive et toujours en absence du langage :

*L'enfant a couru derrière les mots
jusqu'aux fines herbes du désir²⁹*

La distance qui existe entre le langage et la nature doit être abolie et cette abolition permettra à l'homme de saisir intuitivement le monde. Ce refus de la distance se révèle tout clairement dans le dernier poème du recueil *Tout néant, Tout regard* :

*À l'intérieur du terme matin
pointerait le matin³⁰*

Le poète lavera les mots dans *Les pas de l'eau* pour les purifier des préjugés, tout en insistant sur la fusion du mot et du monde :

*Il faut laver les mots
Le mot doit être vent, il doit être pluie³¹*

Cette fusion apparaît encore une fois dans « Le texte ancien de la

۲۸. در علفزار قبل از شیوع تکلم
آخرین جشن جسمانی ما بپا بود

۲۹. کودک از پشت الفاظ
تا علفهای نرم تمایل دوید

۳۰. در درون واژه صبح
صبح خواهد شد

۳۱. واژه‌ها را باید شست
واژه باید باد
واژه باید باران باشد

nuit » où les chaussures du poète sont mouillées non par la rosée du matin mais par le terme même de la « rosée » :

*Mes chaussures ont été mouillées par le mot de la rosée*³²

En fin de compte, ce qui importe chez Sepehri, c'est de contempler avec extase le monde sans recourir au langage, comme la contemplation profonde de l'homme primitif quand il se trouve devant la nature.

Conclusion

On pourrait considérer Sepehri comme un poète dont l'extase poétique est obtenue par une attention concentrée sur l'objet de contemplation, sur un fragment du monde concret, un monde entièrement saisi et compris par un esprit qui fait irruption au dehors. En fait sa poésie est la poésie du regard, un regard qui refuse d'être dirigé vers le dedans de l'esprit pour se déployer au dehors et étreindre les choses en les enveloppant d'une passion énorme.

Sa poésie est celle de la présence des choses et la présence, c'est l'être dans son actualité concrète. Alors il s'agit d'un moi pur qui, dépouillé des préjugés et doté d'un regard préréflexif, cherche à saisir et à comprendre le monde. Certes la première réaction du moi pur et préréflexif, face au monde nouveau n'est que l'étonnement.

Lorsque toutes les façons habituelles de se mettre en rapport avec le monde extérieur ont été abolies, et que l'on se trouve soudain en face de lui comme si on le percevait pour la première fois, alors devant cette existence inattendue des choses, l'on éprouve un sentiment de surprise ou de ravissement. En effet toute la poésie de Sepehri est basée sur un regard capable de cet étonnement que l'on éprouve lorsque soudain le monde apparaît pour un instant dans toute sa nouveauté. Et de là, on comprend très bien chez Sepehri le souhait d'atteindre par delà la connaissance rationnelle, une communication directe et intuitive avec les choses, et c'est ce souhait qui, à part d'autres caractéristiques de sa poésie que nous avons essayé de présenter tout au long de ce travail, nous permet d'attribuer à son regard des traits caractéristiques de la phénoménologie.

BIBLIOGRAPHIE

DARTIGUES, A., 1972, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?* Paris, p. 23.

DERPAZ, N., 2006, *Comprendre la phénoménologie*, Paris, Armand Colin, p. 23.

HUSSERL, E., 1913, *Ideen I*, « Le principe des principes » § 24.

———, 1953, *Méditation cartésienne*, Trad. Peiffer et Levinas, Paris, Vrin.

———, 1961, *Recherches Logiques*, t. 2, 1ère Partie, trad. H. Elic, Paris, P.U.F.

MERLEAU-PONTY, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

———, 1960, *L'oeil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

